

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME XV — No 5
DÉCEMBRE 1936

SOMMAIRE

Réception de M. Horace van Offel :

Discours de M. Charles Bernard	127
Discours de M. Horace van Offel	143

Chronique :

Le centenaire d'Edmond Picard	153
Les Prix	153
La Commission administrative.....	153

Ouvrages reçus	154
-----------------------------	-----

Table des matières	155
---------------------------------	-----

Réception de M. Horace van Offel

La séance est ouverte à 3 heures, sous la présidence de M. Emile Boisacq, directeur.

Discours de M. Charles Bernard

Monsieur,

Au temps où nous croisons le fer, à fleurets parfaitement mouchetés d'ailleurs, dans ce grenier de la rue des Lions, à Anvers, nous eussions accueilli avec un certain étonnement le quidam qui nous eût prédit qu'un jour j'aurais l'insigne honneur de vous recevoir ainsi solennellement au nom de l'Académie avec l'assentiment des grands personnages que vous voyez peints sur les murs autour de vous. Il est vrai que l'Académie n'existait pas encore, mais déjà nous nommions avec respect ces aînés qui, vingt ans plus tard, allaient se grouper sous sa loi et qui, à nos yeux, composaient une élite aussi inaccessible par le talent, aussi fermée par le prestige que si elle eût été déjà défendue par les barrières d'une reconnaissance officielle et ce froid de banquise qui souffle d'habitude autour des institutions d'Etat. Je ne sais si pour venir jusqu'ici vous avez dû relever votre collet et souffler dans vos doigts. Mais, dès le seuil franchi, vous n'avez certainement senti que cordialité chaude et une sympathie qui a dû tout de suite vous rassurer. Ah ! sans doute, il y a la majesté de cette salle et ces grands personnages dont je parlais à l'instant. Ils sont historiques, j'allais presque dire : fâcheusement historiques. Mais n'est-ce pas vous-même qui les avez introduits dans votre œuvre, qui les avez fait vivre dans vos romans, je ne dirai pas seule-

ment avec une telle vérité mais dans une telle communion avec notre intimité la plus secrète qu'ils sont un peu devenus nos familiers et qu'eux aussi, d'habitude si éloignés de nos travaux, on dirait déjà que d'avance ils sont attentifs à votre remerciement.

Revenons à notre grenier. L'assaut terminé, vous me démontriez d'une manière péremptoire qu'une botte, que je vous avais portée en dehors de toutes les règles de l'escrime qui obligent à parer avant de riposter, ne comptait pas et je m'en veux de n'avoir point alors reconnu en vous cette soumission foncière à la discipline académique qui régit les belles armes bien avant qu'elle ne pliât les belles lettres sous son joug. A ce moment encore la littérature, où vous rêviez de faire vos débuts, citadelle toute hérissée de tours qui rebute l'expérience des plus vieux capitaines, à vos yeux de jeune sergent apparaissait comme une conquête promise à l'audace bien plus qu'à une longue patience. Comme j'étais loin de me douter que vous alliez jusqu'au bout soutenir la comparaison avec l'Aymerillot de la *Légende des Siècles* et que, cette orgueilleuse forteresse, vous alliez bientôt la prendre d'assaut à la tête d'une *Armée de Pauvres*.

Je vous avais rencontré dans ce milieu un peu bohème que vous avez si admirablement décrit dans votre comédie : *Les Intellectuels*. Beaucoup, pour s'être tenus à la formule « nous travaillerons demain » qui convenait si bien à leur paresse, ont été défaits dans l'oubli d'où c'est en vain que j'essayerais de ressusciter leurs physionomies falotes. Mais Léo Kryn qui nous donnait l'hospitalité de son entresol dans une maison croulante de la rue des Arbalétriers, nous éblouissait par sa traduction du *Petit Johannes*, du Hollandais Van Eeden. Le bon dessinateur René Leclercq exposait à contre-jour une silhouette pâle et noire mordue par le burin de Goya, mais le plus étonnant de tous était Gérard van Oest, long, osseux, un peu voûté déjà et de façons très polies, et qui, d'une voix hésitante dont un accent encore proche de sa Hollande natale soulignait le charme, insinuait ses propos explosifs, comme une cartouche de dynamite dans un fourneau de mine. Je suis heureux de pouvoir ici

rendre hommage à la mémoire du fondateur de la Librairie Nationale d'Art et d'Histoire qui a rendu de si grands services à nos lettres. Pour vous, Monsieur, votre tournure à la fois élégante et désinvolte de prévôt frais émoulu, cette aisance de mouvements que donne une pratique assidue du salut de l'épée, tranchaient sur l'allure parfois négligée de compagnons qui tiraient de leurs pipes une philosophie négatrice dont ils étaient intoxiqués encore plus que de tabac. C'est que nous souffrions du mal du siècle, de cette maladie de langueur d'où, de loin en loin, nous réveillait en sursaut l'explosion d'une bombe d'anarchiste. Nous commentions de gloses enthousiastes la fameuse boutade de Laurent Tailhade après l'attentat de Vaillant au Palais Bourbon : « Qu'importent les vagues humanités si le geste est beau ! » Vous demeuriez souriant, la lèvre retroussée découvrant une petite place d'émail sous le croc de la moustache, esquissant d'une main fine, aussi habituée à tenir le crayon que le fleuret, la beauté du geste, cependant que déjà, à l'intérieur de vous-même, votre ardente pitié s'employait pour les vagues humanités et les plus déshérités de tous, vos compagnons de chambrée. Ainsi, s'accusait le double divorce de votre personnage apparent et de votre être réel, de votre personnalité vraie et du mensonge qu'elle perpétuait dans un cercle de dilettantisme puéril. Est-ce l'esprit qui tuait alors les cœurs, comme il nous semble aujourd'hui ? Mais nous savons bien, vous et moi, que c'était encore du cœur que venait ce mauvais esprit et que le cœur est au fond de tous les péchés de jeunesse. Nous avons seulement le tort de n'y pas persévérer.

Je ne parle pas pour vous, Monsieur, qui vous êtes installé comme chez vous dans cette vertu de persévérance, dans cet illusionisme aussi qui est le véritable climat de l'artiste, la caution de son perpétuel rajeunissement. Le moment est venu de parler non plus de ce milieu d'occasion où je vous ai rencontré, mais de celui dont vous êtes issu, où avec le sang qui charrie la mémoire des morts vous avez recueilli ce fonds de souvenirs et d'impressions qui chez l'écrivain d'imagination définissent l'essentiel. Ce milieu

élargi du cercle familial à la cité, vous l'avez décrit avec ferveur dans un de vos plus beaux livres : *l'Exaltation*. J'y relève une série de traits qui permettent de serrer de près votre personnalité et de suivre votre formation en limitant les chances d'erreur. Mais je constate une fois de plus, à votre exemple, combien Anvers, toujours, souffle de nostalgie à ceux qu'elle a pétris de son limon. Déracinés, ils en gardent la vision d'un beau voyage, comme si dans quelque double vie plus intense que l'autre ils avaient réalisé l'aventure dont tant de fois leur avaient donné le goût ces vaisseaux

Dont l'humeur est vagabonde.

En ce temps, les steamers avaient encore de hauts mâts chargés de voilures et, par dessus les quais, des sirènes taillées en figures de proue avançaient des gorges provocantes jaillies de corsets d'écaïlle. Toutes les images qui se groupent autour de votre enfance, vous les avez classées vous-même dans un reliquaire où il n'est pas indiscret d'aller jeter un coup d'œil. La maison familiale, le jardin dont les espaliers se reflétaient dans une boule de verre argenté et les oripeaux qui encombraient le grenier. Souffrez que je vous laisse un instant la parole :

« Il y en avait suffisamment pour équiper une troupe d'opéra. Perruques, casques, armes, couronnes de rois, de héros, de dieux, vestes et soubrevestes, toques vénitiennes, chapeaux de mousquetaires, d'incroyables écharpes de gitanes, sequins, grelots, tambours de basque, rien n'y manquait. C'était comme si tous les personnages de l'histoire, de la légende, des romans et des contes célèbres avaient gîté sous notre toit. Aussi mon amusement préféré était de jouer la comédie, à moi tout seul, dans quelque chambre inoccupée. Un rien suffisait pour enflammer mon imagination. Un gilet brodé me changeait en marquis de Carabas, un petit manteau de peluche en seigneur de l'ancien temps. Parfois je croyais, en furetant, retrouver la culotte du Roi Dagobert, l'habit de Cadet Rousselle, les ailes de l'Amour ou le parasol de Robinson Crusoé.

Mais, à la chute du crépuscule, le silence des greniers solitaires m'épouvantait. Alors je descendais vite, poursuivi par l'appréhension de voir apparaître soudain l'Ogre du Petit Poucet ou l'Esprit terrible caché dans la lampe d'Aladin.

Le soir, aux heures de repos, nous étions réunis dans la salle à manger. Mon père m'apprenait à dessiner ou à peindre à la gouache. Ou bien il m'expliquait les images de l'un ou l'autre livre.

J'ai regardé ces livres avec des yeux si ardents qu'il me semblait les avoir lus tous, lorsqu'ils me tombèrent plus tard sous la main. Il y avait *Don Quichotte*, illustré par Gustave Doré, la *Bible* avec Adam et Eve, l'Arche de Noé, la Tour de Babel et l'Echelle de Jacob; puis le *Nouveau Testament* depuis l'étable de Bethléem jusqu'au supplice du Golgotha, une *Mythologie* grecque et plusieurs volumes du *Tour du monde*.

Le *Tour du Monde* surpassait tous les autres livres par le pittoresque de ses gravures. Ce n'étaient que navires en perdition, voiliers aventureux, caravanes égarées, archipels volcaniques, montagnes de glace, îles tropicales, rivières africaines peuplées d'hippopotames, de crocodiles et servant d'abreuvoir aux éléphants et aux rhinocéros. »

Ah ! Monsieur, le *Tour du Monde* qui surpassait tous les autres par le pittoresque de ses gravures, c'est lui qui égaille ses nefes et ses archipels dans la *Flûte Corsaire*, le *Chevalier de Batavia* et tant de livres, où un curieux phénomène de cristallisation va composer un roman autour de chaque impression de votre enfance. Mais ceci ne serait que couleur sans âme s'il n'y avait au centre de cet univers merveilleux l'émouvante présence qui commande ses pulsations. Votre mère ressemblait aux héroïnes des ballades romantiques. A l'heure où les lampes s'allumaient derrière les fenêtres pensives, vous vous asseyiez sur ses genoux et vous ne pouviez dire combien sa parole était enchantée. Votre front caressé par ses mains, vous avez vu chevaucher Roland portant sa blanche épée et sa chemise de fer. Votre mère aimait les fleurs. Sa pitié pour les faibles était sans limites. Et la fois où vous lui aviez raconté un petit drame dont vous aviez été le témoin, l'histoire de ce pauvre d'esprit dont les vauriens avaient détruit le cerf-volant pour le

plaisir de le faire pleurer : « C'est de celui qui a déchiré le cerf-volant qu'il faut avoir pitié », avait-elle dit. Ainsi d'un trait vous glissez du domaine de l'imagination à celui du sentiment, et le récit qui s'ouvre sur la vision de Roland à Roncevaux prolongé dans un sanglot de commisération s'achève sur une leçon de charité. Monsieur, permettez-moi de vous dire que nous tenons ici la clef même de votre nature vagabonde et sensible, le secret du marchand d'illusions chez qui l'humain finit toujours par l'emporter.

Vous n'aviez pas dix ans quand votre père vous fit inscrire à l'Académie des Beaux Arts d'Anvers. Vous appartenez à une famille d'artistes. Votre frère aîné, Edmond, compte parmi les dessinateurs qui honorent le plus notre école nationale. C'était aussi un maître du crayon ce Stan, votre cadet, que la mort, en 1926, ravit à des promesses certaines de gloire. Il avait un génie aigu qui découpait au chalumeau l'ombre comme de l'acier. Vous voilà donc dessinant des nez, des oreilles, des yeux dans une de ces classes grouillantes de l'institution la plus populaire de votre ville natale. A cette époque les jeunes gens qui se destinaient à l'artisanat ne l'avaient pas encore abandonnée pour les écoles spéciales d'arts et métiers qui n'allaient naître que plus tard. Il fallait jouer des coudes pour se pousser aux premiers rangs dans cette cohue où les forts écrasaient les faibles. Vous n'étiez pas parmi les forts. On vous appelait la puce à cause de votre petite taille et de votre aspect malingre. Des mauvais plaisants enduisaient votre équerre de poix pour qu'elle laissât des traces indélébiles sur le papier. Mais ces épreuves ne faisaient que vous roidir dans votre ténacité. Etre à l'Académie d'Anvers, et pour l'Anversoise que vous étiez, quel rêve ! Cette école d'une réputation universelle d'ailleurs, n'apparaissait-elle pas à votre esprit comme un arbre de Jessé dont le tronc sortait du ventre de Rubens et dont les branches s'épanouissaient en de magnifiques rameaux qui s'appelaient le baron Wappers, Nicaise de Keyzer, Charles Verlat ? Mais dans un avenir plus rapproché une ambition plus modeste aussi vous prédestinait aux lauriers du « pri-

mus ». Vous vous promeniez en rêve dans une calèche ouverte tirée par deux chevaux, aux côtés d'un monsieur coiffé d'un chapeau haut de forme, prêt à crever deux fois, d'orgueil et d'apoplexie, dans sa redingote trop étroite : le président du comité des fêtes. De grands calicots tendus au travers des impasses vous souhaitaient la bienvenue. Une fillette vêtue de blanc vous offrait un bouquet. La fanfare groupée derrière son drapeau jouait la Brabançonne et le soir on allumait des lampions. Le folklore anversoïse célèbre ses gloires picturales dans l'œuf sans se préoccuper de savoir s'il éclora jamais. Verlat qui était alors directeur de l'Académie vous avait accueilli avec une bienveillance dont vous sentiez le prix. Il était au comble de sa renommée. Il portait la barbe pleine et le froncement de ses sourcils faisait tomber la foudre. Il avait flanqué Vincent van Gogh à la porte et c'est lui qui avait peint le grand combat des buffles et des lions que vous admiriez tant au musée. Mais cet animalier excellait surtout dans les singes qu'il habillait de préférence en savants docteurs avec des lunettes. Je ne sais si sous sa férule vous seriez devenu un grand peintre, mais, un jour, votre professeur s'arrêta stupéfait devant votre œuvre. C'était un œil de profil. Le modèle s'orientait de gauche à droite et votre dessin le montrait de droite à gauche à moins que ce ne fût le contraire. Malheureux ! Vous interprétiez ! La peinture n'était donc pas pour vous un art de pure imitation qui n'exigeait de son protagoniste aucune initiative. Et puisque votre maître vous enseignait que peindre c'était copier, vous en avez conclu que jamais vous ne seriez peintre. Est-ce qu'à ce moment vous aviez déjà pensé qu'un jour vous seriez écrivain, la poésie autorisant un mépris de la réalité que la peinture ne pouvait souffrir ? Vous vous contentâtes de suivre les cours de l'Ecole moyenne où vous fûtes un élève appliqué. A quinze ans, vous vous engagez comme volontaire à l'Ecole régimentaire du 6^e de ligne.

C'est encore le goût de l'aventure qui vous pousse dans une carrière dont à ce moment de l'équilibre européen tout faisait croire cependant qu'elle était de tout repos. En ce

temps où la Belgique était heureuse, Achille dégénéré n'acceptait les présents d'Ulysse que poussé par la médiocre ambition de vivre longtemps et caché. Vous, c'était avec l'espoir de conquérir un bout de gloire, un coin de l'empire de Trébizonde. Si, au début, la nouveauté de cette existence, les décors variés des petites villes de garnison, Huy d'abord, puis Ath, vous donnent le change sur les îles aventureuses et les continents chimériques des fascicules du *Tour du Monde*, bien vite vous n'avez éprouvé du métier de soldat que ces servitudes que ne compense aucune grandeur. Ah ! sans doute, Monsieur, votre destin était d'écrire. Mais je me demande comment vous auriez accédé à cette magnifique carrière d'homme de lettres qu'est la vôtre, comment se serait manifestée en vous cette tarentule de l'écriture, n'eût été cette réaction de tout votre être intelligent et sensible contre une vie oisive et sans horizon, contre le complot de toutes les forces obscures et triomphantes acharnées à vous humilier.

Une armée de Pauvres parut à Anvers, en 1905, sans nom d'éditeur. Heureux possesseur de cette première édition, je n'y ai point trouvé de nom d'imprimeur, non plus, et peut-être serez-vous bien étonné d'apprendre en une circonstance aussi imprévue que vous aviez commis une infraction. Mais il y a plus de trente ans de cela, ce que les juristes appellent la grande prescription, et le sable du temps a passé là-dessus. Ce qu'il n'effacera jamais, quant à moi, c'est la profonde impression que j'eus à la lecture de ce livre étrange, irritant par tant de côtés, dans sa syntaxe malhabile et sa langue barbare bourrée de néologismes stupéfiants. Je viens, Monsieur, de le relire. Je n'ai plus été outré par la langue ni choqué par la syntaxe et c'est à peine si, de loin en loin, j'ai relevé un de ces néologismes mais comme on fait d'un lapsus en en rétablissant aussitôt le sens. Parce que je sais combien, depuis, vous avez donné de gages à la forme et que là n'était pas l'essentiel. Que ce livre est comme une confession et que d'un bout à l'autre il y retentit le cri d'une délivrance. Qu'à celui qui apporte ainsi son cœur à dévorer, la sincérité suffit et que cette œuvre était

immensément sincère. Tout à fait en dehors de ce reste qui est littérature, car nous connaissions admirablement notre *Art Poétique*, elle nous paraissait avoir plutôt la valeur d'une action. Il serait sans doute impertinent de dire que si la *Case de l'Oncle Tom* a été au début de l'abolition de l'esclavage, *Une Armée de Pauvres* a donné le coup de grâce à l'odieuse système du remplacement. A moins d'être portée par le journal, la lettre imprimée n'a que peu de diffusion en Belgique. Et ce n'est que plus tard, par une singulière revanche de la littérature, d'aucuns préféreraient peut-être que je dise de l'art, comme si la littérature n'était pas elle-même un art, quand élevant au plan d'une œuvre littéraire le récit d'un de vos souvenirs du régiment, vous écrivîtes votre fameuse *Nuit de Garde*, que l'on eut dans ce pays la brusque révélation d'un abîme où la peur du vertige nous avait toujours empêchés de regarder.

Voilà donc une irruption insolite parmi la gent des écrivains. Ah ! Monsieur, vous pouvez vous vanter de n'avoir pas fait comme tout le monde. Le choix d'une carrière littéraire revêt toujours par quelque côté la caractère d'une révolte. Le moins sévèrement que je puisse juger votre non-conformisme est de dire que vous l'avez prouvé autrement qu'en faisant des vers. Vous ne vous sentiez pas le besoin de communiquer à vos contemporains vos réactions psychiques ou épidermiques non plus que celui de

donner un sens plus pur aux mots de la tribu.

Les querelles poétiques vous laissaient indifférent et la question du vers libre ne troublait pas vos nuits. Votre souci, c'était Joseph Lambert, le petit conscrit si laid avec sa figure jaune, striée de ces marques bleues que le charbon met sur le masque des houilleurs. Pauvre être contrefait, si bon, si naïf, à cause de sa naïveté même victime tout de suite d'une lâcheté et d'une astuce qui vont le faire trébucher dans le sinistre piège où se recrute le gibier de la correction. C'était le soldat Verdont qui à l'hôpital militaire voit dans son ultime veille repasser le rêve de sa jeunesse avec cette

hallucinante acuité de contours dont les ongles de la rôdeuse qui déjà gratte les draps aiguisent encore le coupant. Lambert et Verdont dont le misérable destin résume l'histoire de tous ceux qui furent sacrifiés à l'effroyable manie de détruire ce qui est un peu plus grand, un peu plus beau, ou simplement un peu plus faible, un peu plus pauvre que la masse. Ah ! quelle immense pitié dont le cri amer faisait honte à nos spéculations esthétiques et nous tançait jusque dans nos tours d'ivoire. Et, cependant, sans l'esthétique, je n'aurais pas, Monsieur, le plaisir de vous parler de cette place. L'esthétique peut être aussi un grand devoir et la littérature une vertu. « De toutes les vertus la plus grande » dit le Code Théodosien.

Et sa grâce vous a touché. Ce livre dont je viens de parler et que tant d'écrivains eussent souhaité avoir écrit, fournit seulement à vos yeux la démonstration que vous ne saviez pas écrire. Combien, loin de s'en désoler, en eussent tiré une sottise vanité ! Mais toute votre nature artiste se cabra. Si vous n'aviez pas poussé outre la classe des yeux et des nez, vos études à l'Académie des Beaux Arts d'Anvers à cause du curieux scrupule que j'ai dit tantôt, vous gardiez la nostalgie des antiques dont les moulages, qui garnissaient la salle de l'escalier, vous apparaissaient comme des modèles de perfection. Ils le sont, en effet, mais combien n'est-il pas étonnant qu'ils le parussent ? Et à un âge où l'imagination d'ordinaire s'éprend de poupées plus réalistes. Cette rigueur, cette mesure dont confusément vous sentiez la nécessité dans l'ordre plastique, vous semblèrent indispensables à l'exercice de votre nouveau métier.

Quel mot prononcé-je là ? Un métier ! Car il est deux choses essentielles dans votre cas : c'est le fait littéraire d'abord et que vous ayez élevé la littérature à un métier. Je dis élever, car on ne peut vraiment tout donner qu'à ce dont on veut tout obtenir. Mais que je vous interroge d'abord sur l'étape qui sépare votre *Armée de Pauvres* d'*Une Nuit de garde*. Comment l'avez-vous franchie ?

Ce n'était plus après ce que je viens de dire de votre sens de l'art, de votre compréhension des nécessités de votre

métier, qu'une question d'étude et de persévérance, une affaire de volonté. Vous avez pu parce que vous avez voulu. Vous avez pu écrire *Une Nuit de Garde* après une *Armée de Pauvres*, parce qu'ayant senti toute la différence qu'il y a entre une autobiographie, une confession, le cri de la conscience qui se libère et l'art où cette libération revêt la forme d'une idée et retentit dans l'universel, vous avez aussi voulu vous mettre en possession de l'instrument indispensable pour parvenir à une si haute ambition. Vous vous êtes forgé un style si direct qu'il n'est pas exagéré de dire qu'il a exercé une influence considérable sur l'évolution du conte français au premier quart de ce siècle, ce dont convenaient Francis Carco et Paul Morand. Mais ce n'est point encore tant ce perfectionnement de la forme, ce raffinement de l'écriture déjà sensibles dans *Une Nuit de Garde* qui définissent la position de cette nouvelle vis-à-vis d'*Une Armée de Pauvres*, c'est quelque chose de beaucoup plus important, de plus troublant surtout, je veux parler de sa valeur de symbole.

Souffrez que je m'y arrête un instant. Toute votre œuvre, Monsieur, va désormais nous apparaître sous ce signe du symbole qui la ressortit au phénomène artistique et littéraire. Comme votre premier livre était de ceux où l'on est tout étonné avec Pascal de découvrir un homme quand on attend un auteur, on aurait aussi pu croire que vous n'en auriez jamais écrit d'autre. Ou que vous auriez toujours écrit le même, ce qui est pareil. Car il appartenait bien à ce genre d'ouvrages qui emprisonnent leur auteur, d'où il lui est impossible de s'évader et dont la production romanesque des derniers temps nous a fourni des types que je qualifierais volontiers de formidables et de ratés quand j'envisage tout ensemble la dose de génie qui les porte et la part d'impuissance qu'ils contiennent. Vous, vous vous êtes évadé. Vous aussi vous avez accompli un effroyable et déprimant voyage, non pas au bout de la nuit mais au bord de la nuit, assez près pour que toutes ses puissances maléfiques fissent sentir sur votre âme leur douceuse et mortelle attraction, pas assez cependant pour que vous

n'avez pu, un jour qu'il chassait par ces paluds, saisir au passage la grande aile du Sauroctone et remonter à la clarté. C'est, Monsieur, la littérature qui vous a sauvé.

Brusquement, elle ouvre à vos regards son monde enchanté. Vous ne pensez qu'à des îles à découvrir, des continents à prospecter. Votre imagination avec une mobilité étonnante embrasse déjà le contenu de dix, vingt livres aussi différents par le genre que par le sujet et dont la matière vous est fournie par des méthodes objectives et non plus par un lyrisme subjectif. Non point que vous soyez absent de ces récits merveilleux. Ils sont comme autant de versions d'un personnage toujours unique comme au temps encore proche où, dans la solitude de votre grenier, vous vous affubliez de vingt déguisements et vous représentiez dans vingt rôles, sans cesser pour cela de demeurer l'enfant affectueux et sensible, prêt au sein de chaque métamorphose à s'aller blottir contre l'épaule de sa maman. Monsieur, je parle de vingt livres et vous en avez écrit trente ! Dans le dernier paru, *Le Gueux de Mer*, je vous retrouve comme je vous ai connu au temps de votre entrée dans la lice littéraire, avec votre fine taille, votre fin profil, vos fines mains, une façon de redresser le front sous le panache et cette vive allure, avec aussi toute l'alacrité de votre esprit et cette pointe de sentiment que vous savez si bien diriger comme un fleuret, non moucheté cette fois, droit au cœur. Ah ! non, Monsieur, vous n'avez pas vieilli.

Pardonnez une chaleur qui m'a fait anticiper sur votre carrière, car nous en étions restés, n'est-ce pas, à *Une Nuit de Garde*. Et j'exposais comment, ce livre ayant décidé de votre destin, j'y attache une importance biographique exceptionnelle. Un point qu'il ne fut possible d'élucider que plus tard. Au moment même éclatait la seule valeur intrinsèque de l'œuvre, qui était grande. Cette fois le monde des écrivains s'émut. On me questionnait en ma qualité d'Anversois : « Savez-vous qui est cet Horace van Offel ? » Edmond Picard s'enthousiasma. Le climat symbolique où vous aviez pu établir un récit d'un réalisme si atroce que nous nous demandions avec effroi s'il était possible que

des hommes pussent descendre aussi bas dans l'abjection, le contraste d'une confession qui ne prétend rien celer d'une ignominie qui se transfigurait au sens littéraire en une hymne de compassion ardente, tout cela nous frappait de surprise sinon encore d'admiration. Mais quand parut le *Retour aux Lumières* où l'Escaut est comme détourné de son cours pour chasser le fumier de l'étable, nous sûmes qu'il était né un conteur.

C'est la chose la plus commune et la plus rare. Je pense qu'on peut écrire un bon roman réaliste. Un conte réaliste sera toujours trop court. Mais qu'il se prolonge par quelque côté dans le mystère et qu'il nous apparaisse comme la partie visible de ce qu'on ne voit pas, et il aura acquis cette valeur de message qu'on n'accorde d'habitude qu'à la poésie. Il nous faut dire au surplus pour ratifier notre jugement que dans le *Retour aux Lumières* vous avez atteint cette forme aisée, ce style rapide, cette langue dépouillée si propre au genre où vous alliez exceller et qui tournait si carrément le dos aux massives constructions des narrations naturalistes. Vous vous sentez armé. Vous avez foi en vous-même, foi dans votre étoile. Et alors germe petit à petit dans votre cerveau un projet insensé, une de ces ambitions qui, d'ici, paraît totalement irréalisable et qui jeta la consternation parmi nos écrivains fonctionnaires, avocats, journalistes, celle de ne faire que de la littérature et d'en vivre.

Monsieur, je sais quels terribles sacrifices vous avez dû consentir pour tenir cette gageure, mais vous l'avez tenue. Vous avez vécu dangereusement d'une plume qui ne sert à la plupart qu'à orner des loisirs ou à illustrer une dignité. Vous, vous lui avez demandé un pain que vous n'avez pas mangé tous les jours, et si dans cette controverse je me demande qui de vous ou des autres l'a ennoblie, je n'ai aucune hésitation à répondre que c'est vous. Vous avez réalisé le rêve de vos vingt ans, la vie de l'homme de lettres à Paris avec tous ses risques en échange de cette monnaie de gloire dont le moindre petit sou vous paraissait autrement précieux que les millions promis aux ambitieux du négoce ou de la finance. Vous avez connu les déboires d'une

existence au jour le jour, l'attente entre deux promesses et deux déceptions. Vous êtes resté indifférent à la misère, inaccessible à la détresse. Une main d'ami tendue dans un bureau de rédaction, votre nom prononcé avec sympathie dans un couloir de théâtre, un soir de répétition générale, ce petit déclic au cœur et au cerveau en découvrant dans le journal le conte fraîchement imprimé, tout cela payait avec usure, compensait avec soulte et c'est encore vous qui êtes resté débiteur. Si vous avez provoqué l'admiration, vous avez forcé l'estime. En n'abdiquant rien de vous-même ni de votre nationalité. Votre art, le plus français dans la forme, restait belge dans le fond. Vous n'attendiez pas en luttant d'être tombé pour recouvrer des forces au contact de votre terre. D'elle à vous, l'afflux était constant et, même à Paris, vous avez toujours senti la fraîcheur de l'Escaut. Nous vous en remercions.

Monsieur, je crois vous avoir dit l'essentiel. Au seuil de votre œuvre je m'aperçois que son analyse outrepasserait, et de loin, les limites d'une bienvenue. Il n'en est point, dans notre littérature nationale d'expression française, de plus touffue et de plus variée. Dans le roman vous avez abordé tous les genres : le roman philosophique, le roman chevaleresque, le roman historique. Nul comme vous ne sait affûter un récit qui se lise avec autant de plaisir. Dans une littérature jeune, descriptive et lyrique comme la nôtre, il y a trop de fleuves qui emportent leurs digues pour qu'on ne soit pas heureusement frappé à la vue d'une belle rivière dont l'art a dessiné le cours. Et il vous a plu que cet art fût d'autant plus rigoureux et charmant que vous aviez débuté en vous laissant aller à la dérive, sans gouvernail ni rames, sur un de ces cours d'eau torrentueux. Je vous avais loué de n'avoir point été l'homme d'un seul livre. Et peut-être le livre que je préfère est celui où vous avez repris un épisode de ce que j'appelais votre voyage au bord de la nuit, l'histoire d'une fillette poussée au crime par l'amour, que vous avez intitulée le *Tatouage bleu*. Jamais l'art n'a mieux clarifié l'inspiration qui s'émeut aux bas-fonds de l'instinct, jamais diamant noir n'a réfléchi une plus dure

lumière. Vous avez écrit des pièces de théâtre dont plusieurs ont été jouées avec succès. Qu'importe. Pour nous, pour la postérité, vous resterez avant tout le conteur.

Le conteur qui apparaît toujours un peu comme un personnage de ses contes, plus réel, plus vivant, d'autant plus près de nous qu'il n'est qu'illusoire et qu'il est le dépositaire de cette part la plus cachée et la plus précieuse de nous-mêmes que nous n'oserions même pas confier à un ami. Prémonition d'un surnaturel que cet enchanteur nous aide à préciser, prescience d'un au-delà dont ce visionnaire nous ouvre la porte, le conteur ne nous livre pas seulement le mot magique qui nous met en présence de tous les trésors du rêve, il est aussi l'ostiaire qui nous introduit dans cette pénombre où s'opère le mystérieux passage de ce qu'on voit à ce qu'on ne voit pas. C'est Hermès, le dieu crépusculaire, qui préside à ces transmutations. Si dégagé que vous soyez du lucre et des affaires, il eût été vraiment étonnant, Monsieur, que par quelque détour, fût-ce le truchement d'un dieu, on ne vous eût point ramené à Anvers.

Discours de M. Horace van Offel

Messieurs,

Il devient banal d'affirmer que notre civilisation d'Occident est en danger de périr parce qu'elle a trop méprisé l'esprit. Maintenant les penseurs déçus, les savants perplexes, trompés dans leurs espoirs, découvrent le danger et s'effrayent de l'écart qui se dessine, se creuse de plus en plus, entre le prodigieux progrès de nos inventions mécaniques et l'affreuse misère morale où l'humanité du vingtième siècle se traîne encore et semble chaque jour s'abîmer davantage.

Mais n'y a-t-il pas cent ans au moins que les poètes innocents et les conteurs naïfs s'indignent de ce scandaleux désordre, ne cessent de le maudire et d'en dénoncer les absurdités et les méfaits ? Dès lors est-il si présomptueux de prédire que le salut viendra de notre côté et que les hommes, s'ils veulent se mettre à l'abri du nouveau déluge, celui de la barbarie universelle, devront chercher un refuge dans nos tours d'ivoire ? Lorsque les hommes, régénérés et désabusés, auront enfin reconnu l'erreur de ceux qui n'avaient pour le beau langage que dédain et sarcasmes, pensant que l'on peut s'en passer pourvu que les huches et les celliers soient pleins, ils rendront justice à ceux qui les ont précédés dans la bonne voie. Alors, avoir écrit bien, avoir tenté seulement de bien écrire, avoir été admis dans une de ces académies où, comme dans la vôtre, Messieurs, les hautes traditions des belles-

lettres et des beaux-arts sont jalousement conservées, seront déjà des titres de gloire aux yeux de la postérité. Voilà pourquoi vous m'avez vu si empressé, si heureux, si fier de venir m'asseoir parmi vous.

En parlant de la sorte, j'essaie de préciser ma pensée, de bien définir la nature des sentiments qui m'animent. Avant tout je veux bannir de votre esprit ce soupçon que je n'obéis, en vous remerciant, qu'à un souci de bienséance, un devoir de courtoisie. Non, l'expression, dénuée d'artifice, de ma gratitude répond autant aux recherches, aux démarches prudentes de ma raison, qu'à l'élan spontané de mon cœur.

M. Charles Bernard vient de prononcer mon éloge. A ses éloges, où la part de l'amitié est trop grande, je n'opposerai point les dénégations d'une fausse modestie, mais les réserves d'une modestie vraie et nécessaire. Il convient, en effet, quand nous parlons de nous-mêmes, d'user d'une sage circonspection. L'histoire littéraire nous enseigne que les plus grands écrivains se sont étrangement mépris en se mêlant de juger leurs propres ouvrages, au point de préférer les monstres nés de leur imagination déréglée à leurs plus beaux et plus robustes enfants. Les œuvres qui demeurent, possèdent une vertu secrète que la science ne peut définir, que la volonté ne peut reproduire, que l'art ne peut imiter. Leur destin s'accomplit en dehors de nous, malgré nous et quelquefois même contre nous. De là tant d'espoirs trompés, d'efforts stériles, de talents qui s'égarent et ne se retrouvent jamais.

Parfois, en promenant mes rêves dans le morne domaine des livres oubliés et des gloires éteintes, il me semble que j'erre dans une vaste nécropole, pleine de croix écroulées, de sépulcres en ruine. Partout, autour de moi, les pompheuses épitaphes achèvent de s'effacer sous les morsures du temps rongeur, et le vent glacé de l'oubli disperse au loin les fleurs et les feuilles desséchées des couronnes funéraires.

Je suis d'abord saisi d'épouvante. Puis mon âme se rassure et se console en pensant que, si plus tard, on s'occupe de mes pauvres livres trépassés, on n'y découvrira ni men-

songe, ni mauvaise foi, ni amertume et que l'on ne m'accusera jamais d'avoir été un semeur de doute, de haine ni de désespoir.

Ceux qui parlent de mon caractère avec bienveillance font état de mon désintéressement. Ce compliment ne me revient pas particulièrement. Il appartient à chacun d'entre nous, je veux dire : à tous ceux qui ont écrit, qui écrivent encore en notre pays. Se vouer aux lettres en Belgique est se résigner à un sort ingrat. C'est un renoncement, que le plus obscur, le moins habile de nos poètes, conteurs ou romanciers, peut se vanter d'avoir accepté sans espoir de récompense. Il est superflu d'appuyer ceci par des exemples puisque, sous ce rapport, la vie de tous nos écrivains a été et est encore exemplaire. Mais si toutefois il fallait prononcer quelques noms, le nom du poète auquel j'ai l'honneur de succéder pourrait être cité en premier lieu.

En effet, s'il y eut une existence entièrement et douloureusement sacrifiée au culte des lettres et des arts ce fut bien celle de notre regretté confrère Arnold Goffin. Je ne l'ai point connu, ni lui ni ses proches, mais je possède le témoignage de ses livres et cela me suffit pour l'aimer et lui rendre justice.

Quand je dis que je n'ai pas connu Arnold Goffin, je ne suis pas entièrement exact. Il est bien vrai que nous n'eûmes jamais ensemble aucun entretien; mais il m'est arrivé de le rencontrer, et cela dans des circonstances un peu étranges.

A l'époque où je demeurais à l'étranger, je venais de temps à autre flâner pendant quelques jours à Bruxelles. Quand je passais par la Galerie de la Reine, devant une taverne très connue, j'y voyais un homme qui, assis près de la baie ouverte sur le dehors, semblait penché sur quelque travail d'écriture. A mon approche, dénoncée par mon pas sonore retentissant sous les voûtes vitrées, l'inconnu levait vers moi son visage fiévreux et il m'interrogeait d'un regard pathétique, à la fois tourmenté et lucide. C'était Arnold Goffin qui, averti par les forces inconnues qui sont en nous et autour de nous, me posait ces questions angoissées :

— Qui es-tu, passant ? D'où viens-tu, où vas-tu ? Nous

nous rencontrerons un jour, je le sais, je le veux, mais quand et en quel endroit ?

Ainsi il nous arrive de reconnaître, avant les temps révolus, les cœurs qui nous aimeront, les yeux qui pleureront notre absence, les mains pieuses qui nous enseveliront dans l'impassible repos de la mort.

Arnold Goffin débuta par des ouvrages d'imagination. Déjà en 1885 il annonçait *le Journal d'André, Delzire Moris*; puis *Impressions et Sensations*, en 1888.

Maxime, publié en 1890, est un petit roman mélancolique où le lecteur attentif découvre des révélations précieuses sur la personnalité de l'auteur. L'âme inquiète d'Arnold Goffin y déploie ses ailes encore faibles et cherche vers quelles aurores elle dirigera son vol. Elle aime les cimes, les hauts espaces d'air pur, auxquels elle ne voudra jamais renoncer. Ne semble-t-il pas que l'introduction de ce livre fut écrite par le poète autant pour lui-même que pour l'ami disparu à qui elle est dédiée ? Voici le texte :

« Chère âme fraternelle, hautaine et discrète, sans plaintes vaines, tu es allée, en un coin désert, hors des sites accoutumés, prendre l'investiture de la vie éternelle.

» La haine du passé et l'ignominieux pugilat pour l'existence, — le pâle effroi de l'avenir morose, ont triomphé de ton énergie altière.

» Tu as trouvé le port, — le port du ciel, le havre doux et pacifique, hospitalier aux rêveurs téméraires — à ces ambitieux de vertu et de gloire, — de limpide candeur. Cœur altissime, cher jumeau spirituel, altéré de chimères, dans l'iris de tes yeux pleurait l'espoir inexaucé d'une terre plus noble et plus clémente. Tu as trouvé le port, le havre doux et pacifique.

» Repose, ô pérégrin de la mort, héroïque et fier, dors en cette nouvelle et plus charitable patrie, — repose loin des larmes feintes et des prières viles, sous l'humble croix de ce village obscur. — Ton esprit vierge de tout calcul cupide, éperdu d'allégresse et de joie, plane maintenant parmi la flamme et la lumière incorruptibles. »

Au premier contact avec les œuvres de jeunesse d'Arnold Goffin, *Maxime*, *Hélène*, *Le Thyrsé*, recueil de nouvelles ou mieux de poèmes en prose, nous sommes légèrement déconcertés. Nous ne sommes plus habitués à cette écriture maniérée. Mais, avant de condamner le style artiste ou de l'absoudre, nous devons nous rappeler comment il naquit et à quelles circonstances il dut son succès. Les écrivains de la fin du dix-neuvième siècle réagissaient contre les procédés, les gros poncifs du naturalisme, devenus accablants de vulgarité, surtout chez les suiveurs de Zola et de Maupassant. Voulant se libérer des vues étroites et basses d'une école sans idéal, ils tentèrent d'ouvrir des fenêtres sur l'infini, le rêve, la fantaisie : de remplacer enfin les injures et les rauques imprécations de Caliban par le chant léger d'Ariel ou les invocations magiques de Prospéro. S'ils se sont trompés dans leurs recherches d'expressions neuves, ils ne se sont pas trompés entièrement, pas plus que les Précieuses dont s'amusa Molière, mais qui néanmoins ajoutèrent aux grâces incomparables et à la politesse de la langue française.

Hélène, *Maxime*, ne sont à vrai dire que de longues nouvelles. Arnold Goffin n'a pas écrit le grand roman que nous pouvions espérer de lui, sans doute parce que le milieu dans lequel il a vécu n'y était point favorable. Car je ne crois au fatalisme dans l'art pas plus qu'au fatalisme dans la nature. Pour qu'un grain de froment donne son épi, il lui faut de la terre, de l'eau et du soleil.

C'est s'obstiner dans une erreur trop répandue, et aussi trop commode, que de prétendre — et en vertu de quelle autorité ? — que nos écrivains sont doués plus pour la description que pour le récit. Dans le présent comme au passé, de nombreux cas nous montrent des auteurs d'origine belge qui, transportés dans un climat plus favorable à l'épanouissement de leur génie, deviennent aussitôt d'ingénieux conteurs ou romanciers. Je suis persuadé qu'Arnold Goffin, s'il avait persévéré dans sa première voie, pour peu qu'il y eût été encouragé, aurait fini par nous donner le roman que nous attendons encore : un roman intime, délicat,

sensible, qui aurait trouvé place dans nos bibliothèques entre la *Princesse de Clèves* de Madame de Lafayette et *Dominique* de Fromentin.

En dépit d'une illusion tenace, chère aux gens de lettres, la production littéraire répond aux lois de l'offre et de la demande, comme n'importe quelle autre production de notre industrie. Les auteurs écrivent des farces et riment des tragédies quand la ville et la cour exigent des farces et des tragédies. Ils font des drames noirs et des romans mouvementés quand le goût des lecteurs est au genre sinistre, pittoresque et larmoyant. Ils se noient dans le roman fleuve lorsque le public préfère la quantité à la qualité et qu'eux-mêmes, ne sachant plus se borner, ne savent plus écrire. L'auteur qui veut vivre doit suivre ces mouvements divers et capricieux de la mode. Loin d'imposer sa loi, il subit celle de son éditeur, soucieux de satisfaire sa clientèle. Cette contrainte n'est d'ailleurs pas nuisible à la véritable originalité qui se tire toujours d'affaire, même dans les pires rencontres.

A l'époque où le talent d'Arnold Goffin était arrivé à sa maturité, s'installa à Bruxelles un éditeur avisé qui eut l'excellente idée de se servir de l'histoire de nos grandes écoles de peinture. Il orienta plusieurs de nos meilleurs écrivains et essayistes vers la critique d'art. Il leur fit écrire des monographies dont quelques-unes resteront les modèles du genre. Ce fut chez cet éditeur, Gérard van Oest, qu'Arnold Goffin publia : *L'Art religieux en Belgique depuis les origines jusqu'au treizième siècle*; *Thierry Bouts* (Collection des Artistes des Pays-Bas) et enfin *Saint François d'Assise dans l'art et la légende des primitifs italiens*.

En suivant la bibliographie de l'auteur, nous remarquons que c'est à l'exquise figure du petit pauvre de Jésus-Christ qu'il va s'attacher. Il traduit *La Légende de Saint François*, écrite par trois de ses compagnons; les *Fioretti*, avec considérations sur les stigmates; la vie de frère Junipère; la vie et doctrine de frère Egide. Ensuite une traduction de la *Vie et Légende de Madame Sainte Claire* paraît chez Bloud et Gay,

à Paris; suivie d'une troisième édition revue et augmentée des *Fioretti*.

A mesure que ces ouvrages, auxquels il faut ajouter *Poussières du Chemin*, *Pinturricchio*, *Memlinc*, son remarquable et grand ouvrage sur l'Art Religieux en Belgique, et une étude sur *Michel-Ange*, se composent et s'achèvent, l'écriture d'Arnold Goffin se dépouille de ses ornements superflus et retrouve le rythme et la noble ordonnance du style classique. Désormais chacune de ses pages sera un délice pour l'oreille et un enseignement pour l'esprit.

Mais le cœur transpercé d'amour et brûlant de foi du poète aspire depuis longtemps à des perfections plus rares. Depuis qu'il pleurait cet ami mort, auquel il dédiait les premières pages de sa jeunesse, il savait qu'il existe, au-dessus de notre science et de nos arts imparfaits, un monde où nos sordides vanités terrestres n'ont plus cours : un monde candide où les âmes, préférant la prière et la vertu aux éclats trompeurs du talent, sont pareilles à ces lys des champs qui ne travaillent ni ne filent et qui pourtant sont vêtus avec plus de splendeur que ne le fut jamais Salomon dans tout son orgueil et dans toute sa gloire. En ce lieu béni, havre doux et pacifique, Notre-Seigneur a son royaume, à l'ombre de l'arbre jailli du grain de sénevé : cet arbre magnifique qui étend ses branches, nous couvre de son ombre et où viennent se nicher tous les oiseaux du ciel !

C'est là le lieu du rendez-vous qu'Arnold Goffin m'assignait quand son regard se posait sur moi et me disait :

— Nous nous rencontrerons un jour. Je le sais, je le veux....

Ce lieu, où nous nous sommes maintenant arrêtés, n'appartient plus au temps ni à l'espace. Les mots, réalité, illusion, erreur, néant, infini, n'y ont plus aucun sens humain. C'est ici que nos âmes fraternelles se sont enfin retrouvées, moins séparées par la noire courtine tendue entre l'existence terrestre et la mort que par ce fragile mur de verre qui nous empêchait jadis de nous joindre et de nous parler...

Nous sommes en Ombrie, assis aux bords d'un chemin qui grimpe vers les marches d'Ancône : un chemin étroit,

dont la blonde poussière se souvient encore du pas léger des dieux et des saints aux pieds nus. Et m'adressant à l'ombre apaisée du pèlerin, je lui dis :

— Cher esprit, tu es venu par une route laborieuse et difficile. Pendant que tu déchiffrais les parchemins et les palimpsestes, que tu t'arrêtais au pied des tombeaux, des ruines et des stèles augustes, que tu rêvais devant les Nativités, les Noces de Cana, les Pêches Miraculeuses, les Calvaires, les Ensevelissements et les Résurrections, des maîtres de Flandre et d'Italie, je gravissais l'autre versant de la colline : le versant abrupt et inculte, semé d'embûches et peuplé de bêtes farouches. Insouciant et hardi, enfant gâté de la nature, j'escaladais les rocs, je bondissais par-dessus les obstacles, me riant des ronces et des épines qui déchiraient mon visage et mes mains. Je montais en chantant, en sonnait du cor et trempant mon âme comme l'épée de Siegfried, dans les torrents glacés et les flammes de mes passions déchaînées. Je montais, sans savoir où j'allais. Je montais pour arriver en cet endroit où nous sommes, dans l'écrasante lumière de la Vérité de Dieu. Car la vie poussée jusqu'au bout n'enseigne pas autre chose que ce qui est écrit dans les plus beaux livres, et le livre des livres...

Tu viens de me nourrir de ta science, du grain des épis froissés cueillis dans le champ du Seigneur. Permits qu'en récompense je te donne ces quelques fruits sauvages, maudés pendant mes courses intrépides, dans des sites inexplorés où nul jusqu'ici ne s'est aventuré avant moi. J'y ai découvert une pauvreté plus sainte encore que la pauvreté de la chair : la pauvreté de l'esprit. Cette pauvreté enseignée par les Evangiles et dont cependant les meilleurs d'entre nous ont fait peur. Or, je le demande, quels sont ces Chrétiens qui n'osent s'asseoir à table avec tout le monde ? Et quelle est cette Charité qui partage son manteau et son pain avec les humbles et n'ose partager avec eux les rayons et les dons de son génie ?

Celui qui a chassé de son esprit les démons impurs de la vanité et du mensonge, qui l'a dépouillé de la parure d'un savoir incertain et des fards de la rhétorique et de l'élo-

quence creuse, reçoit en échange le don de prophétie et de double vue. Son regard intérieur évoque, en se jouant, tous les fantômes du passé et de l'avenir.

A mon appel Saint François d'Assise va venir nous tenir compagnie, avec ses disciples, ses oiseaux apprivoisés, et dame Sainte Claire qui fut si pure et si belle. La voici, avec ses cheveux blonds, roulés en tresses d'or autour de son front, comme la couronne d'un séraphin peint par Fra Angelico. Son regard est bleu comme l'air du matin et sa bouche plus innocente qu'un sourire d'enfant. C'est une fée, un cygne, un lys : c'est Vénus mystique à la proie de l'amour divin tout entière attachée !

Et voici le loup de Saint François. Ah ! je veux conter son histoire. C'était un vilain loup. Un loup très féroce. Tous les jours il dévorait un agneau ou un mouton. Un soir il rencontre Saint François. Et Saint François lui dit : « O loup ! pourquoi es-tu si méchant ? Les moutons et les pauvres agneaux aiment également à vivre. Ne les tue donc plus. Sois béni et va en paix. » Et le loup béni par le saint se mit à pleurer. Et le repentir pénétra dans son cœur. Il jura de ne plus jamais dévorer aucun animal. Cependant un loup, même béni par un saint, doit manger. C'est pourquoi le loup sortit de la forêt et s'en alla vers la ville où demeurent les hommes. C'était, je crois, à Sienne. Le loup y arriva à l'heure du marché, quand les ménagères sont dehors et les enfants à l'école. Les soldats qui veillaient aux remparts, les bourgeois qui flânaient dans les rues, le long des échoppes, laissèrent passer le loup sans le molester. Car ils reconnaissaient que c'était le loup de Saint François, à la pâle auréole qui brillait autour de sa tête. Néanmoins ils s'en méfiaient un peu.

Le loup craintif se glissait dans la foule, en se demandant comment il apaiserait cette faim qui lui rongait les entrailles. Un boucher, saisi de pitié et devinant sa détresse, lui tendit un morceau de viande saignante. Le loup le flaira, et aussitôt il sentit tous les poils de sa maigre échine se hérissier.

« Malheur ! se dit-il en tremblant de tous ses membres. O malheur ! C'est encore du mouton ! »

Et alors il sut que la seule perfection à laquelle, homme ou loups, nous puissions atteindre est de ne pas égorger nous-mêmes les proies qui nous servent de nourriture.

Avant de me quitter, ô poète des *Poussières du Chemin*, ô pèlerin dévot des musées, des bibliothèques et des cathédrales, pardonne à l'humble morale du conteur ignorant, frivole et un peu déçu. Une fable n'est qu'une fable. Pourtant, si l'histoire de ce loup était mieux connue et comprise, n'est-il pas vrai qu'alors nous verrions moins d'hommes présomptueux et téméraires qui osent entreprendre d'amender, de corriger, de conduire et d'enseigner les autres en leur nom ?

CHRONIQUE

LE CENTENAIRE D'EDMOND PICARD

A l'occasion du centenaire de la naissance d'Edmond Picard, l'Académie publiera, dans sa collection de réimpressions, un ouvrage de l'écrivain.

LES PRIX

Le jury chargé d'attribuer le prix Auguste Michot a estimé qu'il n'y avait pas lieu de décerner cette récompense pour la période 1934-35. Le montant des prix sera versé au capital de la fondation.

LA COMMISSION ADMINISTRATIVE

La Commission administrative est ainsi composée pour l'année 1937 : MM. H. Carton de Wiart, directeur; L.-P. Thomas, vice-directeur; G. Vanzype, secrétaire perpétuel; G. Charlier et F. Van den Bosch.

OUVRAGES REÇUS

DESONAY, Fernand. — *Léopold II, ce géant*. Paris-Tournai, Casterman, 1936.

HAUST, Jean. — I. *La Philologie wallonne en 1935*. — II. *Éléments germaniques du dialecte liégeois*. Extrait du *Bulletin de la Commission Royale de Toponymie et de Dialectologie*, X, 1936.

HAUST, Jean. — *L'Étymologie de « Mercboul », ancien nom d'un ruisseau à Liège*. Extrait de *l'Annuaire de la Commission Communale d'Histoire de l'Ancien Pays de Liège*. Liège, Vaillant-Carmanne, 1936.

TABLE DES MATIÈRES

Communications

Henri DAVIGNON. — <i>Paul Bourget et la Belgique</i>	9
Henry CARTON DE WIART. — <i>Quelques souvenirs sur Léon Bloy</i> ..	37
Gustave VANZYPE. — <i>Potvin et Van Bommel</i>	85
François VERMEULEN. — <i>Edmond Picard et Félicien Rops</i>	95

Discours

Louis DELATTRE. — Jules Destrée	5
Valère GILLE. — Réception de Mme Colette	53
Mme COLETTE. — Discours de réception	65
Maurice WILMOTTE. — A la mémoire d'Anna de Noailles ...	121
Charles BERNARD. — Réception de M. Horace van Offel	127
Horace VAN OFFEL. — Discours de réception	143

Elections

M. Horace van Offel	25
M. Firmin Van den Bosch	91
Le Bureau	25 et 23
La Commission administrative	27 et 153

Prix

Prix Beernaert	92
Prix Polak	124
Prix Auguste Michot	153

Concours

Concours de 1936	123
Concours de 1937	124

Divers

L'aide à l'édition	83
Les Prix littéraires	83
Décès de Paul Spaak.....	91
Les séances publiques.....	91
Hommages	91 et 123
Le Centenaire d'Edmond Picard.....	153
Ouvrages reçus.....	125 et 154

Annexe

Rapport sur le grand prix de littérature (2e période quinquennale) par M. Robert Vivier.....	27
--	----

LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

Membres belges

- MM. FRANZ ANSEL, avenue Marie-José, 52, Bruxelles.
ALPHONSE BAYOT, rue Marie-Thérèse, 5, Louvain.
CHARLES BERNARD, 50, avenue de la Toison d'Or, Bruxelles.
EMILE BOISACQ, 271, chaussée de Vleurgat, Bruxelles.
H. CARTON DE WIART, chaussée de Charleroi, 137, Bruxelles.
GUSTAVE CHARLIER, 183, avenue Milcamps, Bruxelles.
LÉOPOLD COUROUBLE, 4, rue Adolphe Guiol, Toulon (Var).
HENRI DAVIGNON, 76, rue de Trèves, Bruxelles.
LOUIS DELATTRE, rue Beckman, 28, Uccle.
GEORGES DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.
LOUIS DUMONT-WILDEN, 181, avenue Paul Doumer, Rueil (Seine-et-Oise).
JULES FELLER, rue Bidaut, 19, Verviers.
GEORGE GARNIR, rue du Cadran, 7, Bruxelles.
VALÈRE GILLE, rue Lens, 18, Bruxelles.
EDMOND GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles.
JEAN HAUST, rue Fond Pirette, 75, Liège.
MAURICE MAETERLINCK, villa Orlamonde, Nice.
GEORGES MARLOW, 523, avenue Brugmann, Bruxelles.
ALBERT MOCKEL, avenue Paul Doumer, 179, Rueil (S.-et-O.).
GEORGES RENCY, avenue Jean Linden, 53, Bruxelles.
HENRI SIMON, à Lincé-Sprimont.
HUBERT STIERNET, 149, rue Stéphanie, Bruxelles.
LUCIEN-PAUL THOMAS, La Roseraie-La Hulpe.
FIRMIN VAN DEN BOSCH, rue Franz Merjay, 188, Bruxelles.
HORACE VAN OFFEL, 27, Grande Rue au Bois, Schaerbeek.
GUSTAVE VANZYPE, rue Félix Delhasse, 24, Bruxelles.
GEORGES VIRRÈS, Lummen (Limbourg).
MAURICE WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84, Bruxelles.

Membres étrangers

- MM. GABRIELE D'ANNUNZIO, Gardone (Italie).
FERDINAND BRUNOT, rue Leneveux, 8, Paris.
EDOUARD MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal (Canada).
J. J. SALVERDA DE GRAVE, 4, Nieuwe Hilversumsche Weg, Bussum (Hollande).
BENJAMIN VALLOTTON, La Colline, Six Fours (Var) France.
EMMANUEL WALBERG, Université de Lund (Suède).
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN (Paris).
EUGENIO DE CASTRO, Université de Coïmbre.
- M^{me} COLETTE, Paris.

Membres décédés

- MM. IVAN GILKIN, 1924.
ERNEST VERLANT, 1925.
GEORGES EEKHOUD, 1927.
AUGUSTE DOUTREPONT, 1929.
ALBERT GIRAUD, 1929.
FERNAND SEVERIN, 1931.
CHRISTOFER NYROP, 1931.
MAX ELSKAMP, 1931.
- M^{me} ANNA DE NOAILLES, 1933.
- MM. ALBERT COUNSON, 1933.
EMILE VAN ARENBERGH, 1934.
HUBERT KRAINS, 1934.
ARNOLD GOFFIN, 1934.
BRAND WHITLOCK, 1934.
JULES DESTRIÉE, 1935.
PAUL SPAAK, 1936.

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

Communications

Charles Van Lerberghe. Esquisse d'une biographie, par Fernand SEVERIN.

Littérature et Philologie, par Jules FELLER

La langue scienlifique en Belgique, par Albert COUNSON.

Le Premier « Tartuffe », par Gustave CHARLIER.

Le Français à Gand, par Albert COUNSON.

Michel-Ange, par Arnold GOFFIN.

Eugène Demolder, par Hubert KRAINS.

Qu'est-ce que la civilisation ? par Albert COUNSON.

La Clef de « Clitandre », par Gustave CHARLIER.

Ronsard et la Belgique, par Gustave CHARLIER.

De Babel à Paris ou l'Universalité de la langue française, par Albert COUNSON.

L'évolution du type de Pierrot dans la littérature française, par Georges DOUTREPONT.

Les Classiques jugés par les Romantiques, par Georges DOUTREPONT.

Autour du « Premier Tartuffe », par Gustave CHARLIER.

Une amie belge de Louis Veuillot, d'après une correspondance inédite, par Henri DAVIGNON.

Mémoires

Les Sources de « Bug Jargal », par Servais ETIENNE.

L'Originalité de Baudelaire, par Robert VIVIER.

Charles De Coster, par Joseph HANSE.

L'Influence du naturalisme français en Belgique, par Gustave VANWELKENHUYZEN.

Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française, par Arsène SOREIL.

Les Etrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeulx à Molière, par Marcel PAQUOT.

Etude philologique sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin, par Marthe BRONCKART.

La littérature et les médecins en France, par Georges DOUTREPONT.

Edmond Picard et le Réveil des Lettres belges, 1881-1888, par François VERMEULEN.

Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt, par Madeleine REICHERT.

Les Légendes épiques carolingiennes dans l'Œuvre de Jean d'Outre-merse, par Louis MICHEL.

La Théorie de l'art pour l'art chez les Ecrivains belges de 1830 à nos jours, par Robert GILSOUL.

Textes anciens

Le Poème moral. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. Edité par Alphonse BAYOT.

La Trage-Comédie pastorale (1594) publiée avec une introduction et des notes par Gustave CHARLIER.

Rééditions

Octave PIRMEZ. — *Jours de Solitude*. Édition du Centenaire, publiée avec une introduction de Paul CHAMPAGNE, par G. CHARLIER.

James VANDRUNEN. — *En Pays Wallon*.

Heclor CHAINAYE. — *L'âme des choses*.